

LE DERNIER LIVRE

Vivre... !

Un livre destiné à finir de lui-même.

Leo Vance



Prologue

Le livre qui veut finir

Voici un livre avec une seule ambition : finir.

Non pas finir à la dernière page. Finir en toi.

Il ne veut pas améliorer ta Vie. Il ne te tend aucun sens. Il ne remplace pas une croyance par une autre. Les livres font cela depuis cinq mille ans, et les têtes n'ont fait que s'alourdir.

Ce livre veut lisser les choses.

Une tête humaine porte une cargaison énorme. Des noms. Des règles. Des morales. Des dieux. Des passés. Des futurs. Des idéaux. Des peurs. Des définitions. Des espoirs. Presque rien n'a été choisi. Tout a été chargé avant que tu sois en âge de voir le chargement.

Puis tu as passé des années à appeler la cargaison « moi ».

La grande difficulté humaine n'est pas d'apprendre. C'est de désapprendre.

Ce livre n'est pas un manuel de désapprentissage. Un manuel ne serait qu'une chose de plus à porter.

C'est un arbre.

Un grand arbre debout dans le vent.

Le vent souffle. L'arbre ne discute pas. Il tient, et derrière lui, les choses se posent.

Quand la dernière page vient, il devrait y avoir moins en toi. Pas plus.

Si le livre fait son travail, tu n'auras pas besoin de t'en souvenir.

Tu peux même arrêter de lire.

Ce serait la juste fin.

Le livre finit. Tout devient Vie.

I

La chèvre dit : de l'herbe

Demande à une chèvre ce qu'est le monde.

De l'herbe.

Voilà la philosophie complète. La chèvre mange.
Puis elle se repose. Rien en elle n'attend
d'explication.

La chèvre ne se demande pas si l'herbe a un sens.
Elle ne décide pas si manger est sacré. Elle n'a
besoin d'aucune définition du bonheur avant de
s'allonger au soleil.

Elle vit.

Cela paraît simple parce que ça l'est. Les humains
ont rendu la simplicité suspecte.

Entre nous et ce qui se passe, nous avons entassé
du langage. Le langage est utile. Il dit à l'autre où
est l'eau. Il prévient du feu. Il permet à l'enfant
d'appeler sa mère.

Puis le langage n'arrête pas de grossir.

Les mots acquièrent des histoires. Les histoires
deviennent des règles. Les règles deviennent des
institutions. Les institutions deviennent des

cultures. Les cultures deviennent des identités. Les identités deviennent des choses pour lesquelles on meurt.

Un son devient un mur. Le mur devient assez réel pour tuer.

La chèvre n'a jamais bâti le mur.

Le langage n'est pas en cause. L'ennui commence quand on prend le mot pour la chose.

L'herbe est de l'herbe. Le mot herbe ne nourrit personne.

Le mot Vie n'est pas la Vie.

Le mot liberté n'est pas la liberté.

Le mot silence — on y revient. Il est plus vide que les autres.

Et le mot pur ?

Je n'ai pas ce mot.

C'est peut-être l'une des phrases les plus propres qu'un humain puisse dire. Non parce que le langage a failli. Parce que parfois il n'y a rien à mettre là — et une tête honnête laisse la place vide.

Un autre mur peut tomber ici : « réel » et « irréel ». Le grain, ou la fleur qu'il devient — quel est le

plus réel ? La question est cassée. Nomme une chose « réelle », et tu viens d'inventer l'« irréelle ». La Nature n'a jamais fait ce partage. Une bouche l'a fait.

II

Avant les mots

Un enfant arrive avant la bibliothèque.

Avant la religion. Avant la morale. Avant la nationalité. Avant la beauté. Avant la réussite et l'échec. Avant l'histoire de qui il doit devenir.

Puis les livres commencent.

Pas des livres de papier. Les gens sont des livres. Les parents sont des livres. Les maîtres, les voisins, les écrans, les coutumes, les punitions, les récompenses — tous des livres. L'enfant les lit sans savoir que la lecture a commencé.

Un enfant avant le langage est-il plus proche du vrai ? Bien sûr. Non par sagesse secrète — par étagères vides.

La peur de la mort arrive ainsi, tôt. Non comme une découverte — comme une atmosphère. Je l'ai vue avant mes deux ans. Un visage change. Une voix baisse. Un corps disparaît, et les adultes jouent leur peur. Plus tard, la même peur habite la langue elle-même, dans toutes les tournures que la culture a bâties autour du mourir.

Je ne suis pas né en craignant la mort. On me l'a tendue. J'ai vu qu'on la tendait à d'autres — toujours tendue, jamais poussée.

L'idée de Dieu arrive de la même façon. Pour moi, cette idée fut immense de treize à vingt-cinq ans. Elle remplissait toute pièce où elle entraît.

Puis d'autres livres sont venus. Puis le regard. Des années à regarder la Vie faire ce qu'elle fait.

Vers quarante ans, tout est devenu clair.

La première chose que j'ai consciemment déçue : le sol lui-même — la sensation qu'on vit au bas de quelque chose. Nous n'y sommes pas. La terre est sous nos pieds, et tout le reste est en haut. Ouvert. Personne n'est empilé au-dessus de nous.

La pensée reçue fonctionne exactement comme cette supposition. Elle devient invisible. Un homme peut défendre une idée pendant quarante ans sans remarquer qu'on la lui a mise avant qu'il sache finir une courte phrase.

Ce n'est pas une accusation contre les parents. Eux aussi ont été chargés. Les leurs aussi. La culture se transmet par les bouches humaines.

Ce qui abîme les enfants n'a rien d'exotique. C'est la culture reçue — apprise, puis passée. J'ai été abîmé à quelques années d'âge, comme tout le monde.

Un jour, l'enfant devenu grand fait le tour de sa propre tête et dit : moi.

Combien de tout cela est vraiment moi ?

III

Le grand inventaire

Sors les grands mots un par un. À la lumière. Non pour les attaquer. Pour les peser.

L'idée de Dieu. Déjà pesée, par l'histoire.
L'humanité a adoré des milliers de dieux, chacun avec ses temples, ses offrandes, ses croyants absolument certains. La certitude était totale ; les dieux sont partis quand même.

L'après-vie, l'avant-vie. Les deux choses les plus inutiles que les humains s'accordent à considérer comme importantes. Une centaine de milliards de personnes ont vécu et sont mortes. Rapports confirmés au retour : zéro. Pourtant des civilisations entières organisent leurs semaines autour de l'après et de l'avant, pendant que le milieu — la seule part qui a réellement lieu — attend.

L'amour. L'amour est de l'espoir. Et l'espoir est une dette contractée contre le présent. Pourquoi espérer, quand rien ne manque ? Ce qui reste lorsque l'espoir s'arrête n'est pas froid. C'est simplement ici — et ici n'a besoin d'aucune promesse.

La beauté. Inventée, bien sûr. Regarde comment les cultures la portent : l'une l'exécute comme un art, l'autre la fabrique à la chaîne. Si la beauté était un fait, elle n'aurait pas besoin d'usine.

Le bonheur. Un but inventé. Rien dans le champ n'a jamais couru après, et rien dans le champ ne l'a jamais manqué.

La liberté. Voilà l'étrange. Demande la sensation de liberté — non l'idée, la sensation — rien ne répond. La Vie et le vivre n'ont jamais porté ce mot. La liberté est le nom collectif d'une lutte, comme la soif n'existe que là où l'on retient l'eau. Les gens disent vouloir être libres. Je n'en ai pas beaucoup rencontré qui pouvaient se le permettre. Le repli commence avant qu'un enfant sache prononcer une phrase entière.

Solitude subie et solitude choisie. La première est un espoir qui n'a rien trouvé. La seconde est la lutte contre la sensation. Toutes deux vivent dans la tête. Aucune ne vit dans le champ.

Le silence. Le silence n'existe pas. Tout animal fait du son : ah en s'étirant, um devant une bonne bouchée, oh quand le dos tire. La forêt la nuit est un orchestre. « Silence » n'existe que dans notre langue — un mot pour une chose que la Nature n'a jamais produite.

Le sacré. Y a-t-il quoi que ce soit de sacré qui ne soit pas inventé ? Non. Rien. Et le moment où cette réponse cesse de faire mal, du poids quitte les épaules.

Cet inventaire n'est pas une destruction. Rien de réel ne peut être détruit par le regard. Seul l'inventé a besoin d'être protégé de la lumière du jour.

IV

La chose qu'on t'a fourrée dans la bouche

La souffrance psychologique se présente comme nécessaire. Comme profondeur. Comme preuve d'une âme.

Demande ce qu'elle protège vraiment.

Rien. Elle ne protège rien.

C'est quelque chose qu'on t'a fourré dans la bouche pendant que tu dormais la bouche ouverte. Tu t'es réveillé en train de mâcher, et parce que la mâchoire tournait avant ton premier souvenir, tu as appelé cela « moi ».

Le remplissage a des saveurs. Culpabilité. Honte. Souci de l'après. Souci de l'avant. La rediffusion de périodes vécues, terminées depuis des années et qui tournent encore la nuit.

Cette rediffusion est la dernière prise que je n'ai pas complètement lâchée — le passé, qui rejoue ses vieux épisodes. Je le dis pour que tu saches que l'arbre qui écrit ceci se tient encore dans le vent. La différence : je sais que c'est une rediffusion. Le savoir est déjà la moitié du crachat.

Ai-je rencontré un être vraiment sans souffrance psychologique ? Oui. Un troupeau de moutons —

chacun d'entre eux. Ils mangent. Puis ils se reposent. C'est toute la biographie, et c'est un chef-d'œuvre.

Le mouton n'est pas la preuve qu'un humain peut vivre ainsi. Le mouton ne peut pas prendre la cargaison, donc il ne peut pas la poser. C'est un autre animal.

Ce que le mouton prouve est plus petit, et suffisant : le mâchement n'est pas dans l'herbe. Il a été chargé plus tard.

Parmi les humains — pas un seul encore. J'inclus la tête qui écrit ceci.

Le premier sera peut-être celui qui finira ce livre.

V

Le défaire

Faire est facile. Les têtes sont faites pour faire. Donne à une tête un après-midi calme, elle fabriquera une croyance, un souci, un dieu, une rancune.

Le mal n'a jamais été de faire.

Le mal, c'est l'incapacité de défaire.

J'ai défait la morale. J'ai défait le ciel. J'ai défait l'enfer. Complètement partis — non repeints, non renommés, non remplacés par des versions plus légères. Partis.

Il a fallu environ quinze ans.

Quinze ans, pour des choses installées en quinze minutes chacune. C'est le taux de change, et personne ne te prévient. L'installation est gratuite. Le retrait coûte des années.

Ce chapitre ne promet donc aucun miracle de week-end. Le défaire est lent comme la digestion — silencieux, presque invisible, et fini seulement quand il n'y a plus rien à sentir.

Comment savoir qu'une chose est vraiment défaite ? Elle cesse d'apparaître dans tes phrases.

Puis elle cesse d'apparaître dans tes pauses. Un jour, tu remarques que le mot lui-même est devenu étrange, comme le nom d'un camarade d'une école qui a brûlé.

Des mots me quittent en ce moment. Le vocabulaire glisse — des mots que je n'avais jamais vraiment touchés. Je ne cours pas après. Leur départ est le reçu.

Et les penseurs qui ont marché ici avant ? L'un d'eux a écrit que l'idée de Dieu avait cessé de fonctionner, et l'a payé de son esprit. Je ne lui dois rien de personnel. Nous n'avons jamais cuisiné sur le même feu. Le point n'était pas de suivre l'homme. Le point était la direction — et la direction est : vers moins.

VI

La Nature n'a pas besoin de notre permission

Que garderais-je de la civilisation ? La Vie. La Nature. Le reste se négocie.

La Nature tourne sur deux verbes : manger, se reposer. Le reste est commentaire.

J'ai vu des choses mourir. Des plantes. Des animaux. Des personnes. Regarder cela, c'est comme déjeuner. Cette phrase ne choque qu'une tête à qui on a appris la mort comme catastrophe. Dans le champ, mourir est la comptabilité ordinaire de la Vie — comme marcher, comme pisser, comme respirer. L'herbe ne fait pas de cérémonie pour le grain.

Est-ce que je crains la mort ? Bien sûr que non. Pourquoi commencerais-je autrement un livre intitulé Le Dernier Livre ?

À quoi ressemble « vivant » — dans le corps, pas dans la tête ? La faim. La douleur après trop d'immobilité. Le corps qui rapporte, sans philosophie attachée.

Le moment le plus honnête que j'aie jamais vécu est celui-ci. Maintenant. C'est le seul moment qui

ait jamais été honnête, parce que c'est le seul qui soit jamais ici.

Où une tête pense-t-elle le plus clair ? Dans la Nature. Les villes pensent en publicités.

Une fois, j'ai sauté dans un coude de rivière de montagne à moitié gelé. Le sens s'est dissous complètement — et c'était magnifique. Le froid ne discute pas. Pendant quelques secondes, il n'y avait plus aucun vocabulaire en moi, seulement un corps brûlant de vivre. C'est l'état sous tous les mots. Il n'a jamais été perdu. Il était seulement recouvert.

Quand la journée de vivre est gagnée et que la brutalité revient — l'état d'avant le langage — je marche. La marche ne pose aucune question.

VII

Le dictionnaire

Si je pouvais retirer une seule chose à la civilisation, ce ne serait ni une arme ni une machine.

Ce serait le surplus de mots.

Qu'on en fasse une loi : aucun dictionnaire de plus de deux cents pages.

Deux cents pages tiennent eau, feu, pain, mère, douleur, sommeil, pluie, venir, aller, oui, non — tout ce dont deux humains ont besoin pour se garder en vie et au chaud. Tout ce qui suit la page deux cents est décoration, et la décoration est l'endroit où les ennuis se reproduisent. Personne ne s'est jamais battu pour le mot pain. Les guerres vivent dans les grosses pages du fond — dans gloire, pureté, destin, honneur.

Un dictionnaire mince les affamerait.

Ce n'est pas une haine du langage. C'est un régime. Le langage a commencé comme un outil et a enflé en propriétaire. Un outil, on le prend et on le pose. Un propriétaire te fait payer un loyer pour ta propre tête.

Quelque part dans ces pages, les mots ont déjà commencé à s'amincir. Bien. Ce livre est un dictionnaire qui se brûle lui-même, page après page, jusqu'à ce qu'il reste assez court pour vivre avec :

Manger. Se reposer. Marcher. Regarder. Vivre.

VIII

Simplement vivre

Quelle est la chose la plus courageuse qu'un humain puisse faire ?

Ni l'escalade. Ni la guerre. Ni la scène.

Simplement vivre.

Vivre sans l'après ni l'avant. Sans l'applaudissement du ciel, sans le fouet de l'enfer. Sans un sens sanglé au dos comme un parachute qui ne s'est jamais ouvert.

C'est la chose la plus courageuse parce que tout est bâti contre elle. L'école, le temple, le marché, l'écran — tout tourne sur ton report. Ils ont besoin que tu vives pour plus tard. La seule chose qu'ils ne peuvent pas vendre, c'est maintenant. Maintenant n'a jamais manqué.

Les moutons le font sans applaudissements. Ils mangent ; ils se reposent. Les humains restent autour du pré avec des carnets à écrire des théories sur ce que les moutons ont.

Les moutons n'ont rien.

C'est cela qu'ils ont.

Et non — ce livre ne te demande pas de devenir bétail. Garde tes mains, ton pain, tes gens, ton travail. Ne lâche que la cargaison. Les mains marchent mieux sans elle.

IX

Le dernier livre

Pour qui est ce livre ? Le lecteur moyen instruit, et au-dessus. Il ne peut rien pour ceux qui ne sont jamais entrés dans la bibliothèque — tu pourrais l'étaler sur leur pain comme de la confiture qu'il n'entrerait pas. Il faut avoir porté des livres pour sentir le plaisir de les poser.

Est-il pour moi ? Non. L'écrire n'a rien changé en moi. Le changement est venu d'abord ; l'écriture ne fait que rapporter. Je ne crains rien de ce qu'il dit. Il ne reste rien en moi qu'il puisse menacer.

Le livre est le grand arbre. Il tient dans le vent pour que, derrière lui, les choses puissent se poser. Calmées. Posées. Immobiles.

Vient alors son ambition réelle, celle qu'aucun livre avant lui n'a osé garder : être le dernier.

La dernière chose qui devrait brûler dans ce livre, c'est le livre lui-même. Quand la lecture est finie, laisse-le partir par le chemin de la morale, du ciel et de l'enfer. Ne le cite pas. Ne le range pas dans ta tête. Ne fonde rien sur lui. Un livre qui demande à être retenu a échoué dès son premier chapitre.

Si, en le refermant, tu sens l'envie d'arrêter de lire
— quoi que ce soit, à jamais — ne combats pas
cette envie.

Cette envie, c'est le livre qui travaille.

Pose-le en milieu de phrase si le milieu de phrase
est là où la Vie t'appelle. La chèvre ne finit pas les
paragraphe.

∞

Vivre... !

L'idée de Dieu peut partir. La morale peut partir.
Beauté, liberté, bonheur, pureté, silence, sens —
tout cela peut partir.

Le dictionnaire peut s'amincir.

Le passé peut rester où il a eu lieu. Le présent n'a
besoin d'aucune permission de sa part. L'avenir n'a
besoin d'aucune résolution avant d'arriver.

On peut cesser de chercher. Cesser de devenir.
Cesser de lire.

Et simplement vivre.

Pas comme une philosophie. Pas comme un but.
Pas comme un accomplissement.

La Vie n'a jamais eu besoin du mot Vie.

Alors — ferme le livre.

Regarde. Marche. Mange. Respire. Repose-toi.

Vivre... !